

MARGUERITE YOURCENAR ET LA POÉSIE POPULAIRE DES SERBES ET D'AUTRES PEUPLES BALKANIQUES

par Mihailo PAVLOVIC (Université de Belgrade)

Amoureuse de la Grèce et de la culture méditerranéenne, mais ouverte également aux cultures les plus diverses, y compris à la littérature orale, Marguerite Yourcenar s'est aussi, comme on le sait, tournée vers la poésie populaire des Serbes et d'autres peuples balkaniques.

On peut dire tout de suite qu'en cela elle a suivi une longue tradition française et européenne. Mentionnée en France dès le XVI^e siècle,¹ ainsi qu'au XVII^e et au XVIII^e, la poésie populaire serbe a suscité en effet un très grand intérêt surtout à l'époque romantique, avant d'être traduite et étudiée de façon plus compétente et plus sérieuse au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le développement de la slavistique en France y a beaucoup contribué. Sans parler des très nombreuses traductions et études, il faut rappeler que la poésie en question a été source d'inspiration pour plusieurs romanciers, en commençant par la comtesse de Rosenberg-Orsini, alias Justine Wynne (*Les Morlaques*, 1788), en passant par Lamartine, Nerval, Charlotte Sor (la comtesse d'Eilleaux), Jean Dornis (alias M^{me} Alfred Droën), A. Daudet, Constant Améro, Jules Verne, jusqu'à Guillaume Apollinaire et Pierre Nord (*Le Fou de Cattaro*, 1950) plus récemment.

Le chemin était donc bien tracé. La présence féminine est à noter.

Contrairement à ce qu'on pense souvent, l'intérêt pour cette poésie n'a pas diminué au XX^e siècle, et s'il y a moins de traductions c'est surtout parce qu'il y a moins à faire, la plus grande partie ayant déjà été traduite au cours du siècle précédent.

Rappelons qu'avant d'être insérés dans la première édition des *Nouvelles orientales* en 1938, *Le Sourire de Marko* et *Le Lait de la mort* avaient paru en 1936-1937 dans *Les Nouvelles littéraires* et que *La Fin de Marko Kraliévitich*, ajoutée à l'édition 1978, avait vu le jour la même année dans la *Nouvelle Revue française* (en mars, n° 302).

¹ Cf. Mihailo PAVLOVIC et Dusan JANJIC, « Bibliographie française sur la poésie populaire serbe et croate », Belgrade, 1995.

Exception faite du titre, le premier des trois contes – *Le Lait de la mort* – ne présente, du moins de prime abord, aucune difficulté en ce qui concerne son origine et sa signification. Dans le *Post-scriptum* M. Yourcenar explique que ce conte, ainsi que *Le Sourire de Marko*, “proviennent de ballades balkaniques du Moyen Âge”. Or, non seulement le thème principal – l'amour maternel et l'intrigue, mais aussi de nombreux détails, montrent que c'est le poème serbe *La Construction de Scutari* qui a servi de modèle à M. Yourcenar. Elle est d'ailleurs loin d'être la seule à avoir été attirée par ce poème ; son cas représente en quelque sorte le point culminant d'une longue et très fertile tradition. Dès 1827 Louise Swanton-Belloc publie, parmi les dix poésies serbes traduites d'après John Bawring, *La Construction de Scutari*, suivie, en 1834, par Élise Voïart (*Chants populaires des Serviens*) et toute une série d'autres traducteurs et adaptateurs.²

Dans un épisode de la *Chute d'un ange* Lamartine s'est servi du même poème (utilisant la traduction d'Élise Voïart) pour traiter le motif de la femme emmurée. Il convient par ailleurs de ne pas oublier les séjours de M. Yourcenar dans les pays balkaniques.

Dans son travail consacré aux inspirations balkaniques de M. Yourcenar,³ Bozidar Nastev considère que celle-ci a surtout pris connaissance du thème en question dans *L'Épopée serbe* de Dozon (*L'Épopée serbe. Chants populaires héroïques*, Paris, Leroux, 1888) et dans le livre de Jean Dornis *Les frères d'élection* (Paris, Olendorff, 1888 et 1896). Dans la postface de la traduction serbe des *Nouvelles orientales*, publiée en 1980 par Djordje Dimitrijevic, sous le titre “Le sourire de Kraljevic Marko”, M. Stevan Stanic, de son côté, cite les paroles de M. Yourcenar notées à l'occasion d'une rencontre aux États-Unis : “Je me souviens que j'ai fréquenté plus tard une Yougoslave qui traduisait pour moi vos chants populaires et chantait certaines de vos ballades”. D'autre part, dans une lettre adressée début janvier 1974 à B. Nastev elle dit posséder toujours *L'Épopée*

² G.-F. EICHHOFF parle de la *Construction de Scutari* dans son histoire des littératures slaves (1839) et I. M. CHOPIN et A. UBICINI citent le même poème dans leur récit de voyage consacré aux “provinces danubiennes et roumaines” (1856). Céleste COURRIÈRE donne le contenu du même poème dans son *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves* (1879). L'Abbé BAURON dans *Les Rives illyriennes* (1888) cite “La fondation de Scodra (Scutari)”, après avoir informé le lecteur qu'un Monténégrin lui avait raconté cette “admirable légende”. La même année, Jean DORNIS, dont il a déjà été question, donne une adaptation libre en prose. Inspiré par l'alliance franco-serbe, Léo D'ORFER publie, en 1916, une anthologie intitulée *Chants de guerre de la Serbie* dans laquelle il a inséré une traduction en prose de la “Construction”. Deux ans après, Génina CLAPIER en fait autant dans son recueil *La Serbie légendaire*.

³ L'Académie des sciences de Macédoine, *Contributions (Prilozi)*, IV, Skopje, 1979. (En macédonien).

M. Yourcenar et la poésie populaire des Serbes et d'autres peuples
balkaniques

serbe de Dozon, qu'elle "aime particulièrement" et qui l'a "suivie partout".

Néanmoins, certaines hésitations persistent.

Dans *Le Lait de la mort*, qui est, comme B. Nastev constate d'après la définition de M. Yourcenar elle-même, une "nouvelle à cadre",⁴ le narrateur mentionne les récits de "vieilles femmes serbes" concernant la Tour de Scutari, mais les personnages sont des Albanais sans qu'on le dise explicitement, et la légende dont il est question est présentée comme étant albanaise. Curieusement, B. Nastev omet de mentionner la présence d'éléments albanais dans le conte, et le traducteur serbe qui a remplacé le titre choisi par M. Yourcenar par le titre du poème serbe (*La Construction de Scutari*), a supprimé l'adjectif *albanais*, employé trois fois, aussi bien que le mot *Bulgare*. Or, M. Yourcenar insiste sur l'élément balkanique commun, ce que fait Nastev aussi, sans donner plus de précisions, surtout en ce qui concerne le conte en question. (Dans *Le Lait de la mort* le narrateur mentionne les paysans serbes, albanais et bulgares en parlant de la croyance à la nécessité d'emmurer une personne vivante dans un objet en construction).

Dans sa lettre au professeur Nastev M. Yourcenar dit avoir perdu depuis 1940 la plupart des traductions des ballades balkaniques. Il est très probable que parmi les textes qu'elle avait conservés ou dont elle avait gardé des notes (ou, au moins, le souvenir) se trouvait un autre recueil de Dozon : *Contes populaires albanais* (Paris, Ernest Leroux, 1881, 264 p.), fruit du séjour de l'auteur en Épire. Dans sa préface Dozon dit qu' on raconte en Albanie, en prose et de façon très prosaïque, la légende de Constantin, mort-voyageur (que Bürger a germanisé sous le titre de *Lénore*) et celle de la construction de Scutari ou du pont à Arta, en Grèce, située dans la région de Dibra. Et dans l'appendice du même recueil, Dozon livre justement ces deux contes. Celui qui nous intéresse plus particulièrement est intitulé *Le pont du renard à Dibra*. À la différence de ce conte marqué par la simplicité voire même par une certaine aridité, celui de M. Yourcenar se distingue par la richesse du style, et par celle des sentiments. Par rapport à la poésie serbe aussi, tout est plus développé et plus abondant. Pourtant, on constate qu'entre la nouvelle de M. Yourcenar et le conte albanais il y a dans les détails certaines similitudes caractéristiques. Ainsi, par exemple, dans les deux textes la femme d'un des frères se sert du même prétexte – l'obligation d'aller faire la

⁴ C'est Marguerite Yourcenar qui le dit elle-même. Nastev rappelle à ce propos le *Décameron* de Boccace, mais on peut se rappeler aussi d'autres récits dits "Rahmenerzählungen" que connaît le Moyen Âge français et dont la source se trouve dans le recueil hindou *Pantchatantra*. *Le Roman des sept sages* fait partie de ce genre d'ouvrages, ce que certainement Marguerite Yourcenar savait bien.

lessive – pour éviter le danger d'être emmurée. Et, comme nous l'avons déjà vu, Dozon mentionne la construction du pont à Arta, le même qu'on trouve dans la nouvelle de M. Yourcenar. Ceci bien entendu, n'exclut pas l'utilisation d'autres textes semblables, peut-être de ceux justement que Dozon lui-même mentionne dans la préface de son recueil des contes albanais.⁵

Enfin, tandis que dans le poème serbe le petit Jovan tête pendant une année, chez M. Yourcenar le lait coule tant que l'enfant ne se sèvre pas lui-même et dans le conte albanais il est nourri jusqu'à l'adolescence.

Ajoutons aussi que, tout en restant au fond assez fidèle au poème serbe, M. Yourcenar a souligné et mis en valeur l'amour et la tendresse maternels, déjà présent dans la poésie dont elle s'est servie. Ceci explique le changement du titre.

En ce qui concerne Marko Kraliévitich, qui fait l'objet d'un un des plus grands cycles épiques serbes, M. Yourcenar a eu à sa disposition – sans compter les 17 poèmes donnés par Dozon – toute une série de traductions françaises.⁶

De même qu'en lisant *Le Lait de la mort* nous reconnaissons tout de suite *La Construction de Scutari*, on constate aussi facilement que dans *Le Sourire de Marko* il s'agit encore d'un poème populaire serbe, dont, chose curieuse, le héros n'est pas le personnage du conte de M. Yourcenar. En fait, il s'agit d'une assez curieuse contamination ou, plus exactement, d'une substitution de personnage: ce qui arrive au Marko de M. Yourcenar arrive également au héros principal du poème serbe *Mali* "le petit" *Radoïtza*, haïdouk pris et torturé par les Turcs.

⁵ Dans la note 1, au bas de la page XII ; "L'Abeille chkipe, n° 3 et 12 des *Contes* ; la Légende du pont d'Arta, Passow, Chants grecs". Le fait que M. Yourcenar mentionne, au sujet du pont d'Arta, les cheveux de jeune fille qui descendent vers l'eau le long des murailles, détail qu'on ne trouve ni dans le poème serbe, ni dans le conte albanais, fait penser aux "Poèmes grecs".

⁶ Cf. Claude Fauriel, Élise Voïart, Eichhoff, Mickiewicz, Marmier, Laboulaye, Lamartine (*Le Voyage en Orient*, l'édition de 1861), A. Chodzko, qui, au Collège de France, en 1862/63, fait un cours sur M. Kraliévitich, E. Pricot de Sainte-Marie, A. d'Avril, Louis Léger (au Collège de France, en 1905-1906, cours sur le "cycle épique de Marco Kralievitch"), Saint-René Taillandier, Joseph Reinach, Ogier d'Ivry, Céleste Courrière, l'Abbé Bauron, Jean Dornis, Achille Millien, Joseph Mallat ; ensuite, rien qu'en 1916 : Léo d'Orfer, P. de Lanux, Yvonne Estassy, V. Bérard ; Génina Clapier (*La Serbie légendaire*, 1918), A. Chaboseau (*La geste de Marko*, Tananarive, 1922), E. Haumant (1919 et 1930), A. Vaillant (*Les chants épiques des Slaves du Sud*, étude publiée en 1932 dans la *Revue des Cours et Conférences*). Enfin, et ce n'est pas tout, dans la "nouvelle édition" du *Choix de lectures* de Mironneau (Cours moyen, 1^{er} degré, 1927) on trouve "La Mort de Marko Kralievitch", donné "d'après une légende populaire serbe" (probablement d'après Dozon). Dans la petite note introductive le héros serbe est comparé au Roland français. (Le texte de la légende est enrichi d'une illustration).

*M. Yourcenar et la poésie populaire des Serbes et d'autres peuples
balkaniques*

Rappelons que ce poème (ou chant) a non seulement été traduit plusieurs fois en français (y compris par Dozon), mais qu'il a également attiré l'attention d'écrivains, d'essayistes et de voyageurs français, tel Alphonse Daudet (*Les Rois en exil*),⁷ Dora d'Istria (*La Nationalité serbe d'après les chants populaires*, 1878)⁸ et, plus récemment, Pierre Nord (*Le Fou de Cattaro*, 1950).

Il est très probable que M. Yourcenar ne se soit pas limitée à la traduction de Dozon, ni pour le sujet, ni encore moins, pour les détails. Dans son recueil *La Serbie légendaire* (1918) Génina Clapier donne, elle aussi, une traduction libre du poème en question et on peut se demander, sans rien prétendre, si M. Yourcenar n'a pas pris connaissance de ce remaniement. La belle danseuse de M. Yourcenar (qui chez elle s'appelle Haisché et non pas Haïkouna, comme dans le poème serbe) dit qu' "il ne [lui] convient pas de danser devant le visage nu d'un chrétien mort" (*OR*, p. 1156) et que c'est la raison pour laquelle elle a couvert la bouche dont la vue soi-disant faisait horreur. Chez Génina Clapier Haïkouna s'écrie : "C'est assez dansé autour d'un mort !" (Dans le poème serbe, la belle Haïkouna qui en dansant doit, elle aussi, provoquer la réaction du héros qui fait le mort, se contente, après avoir jeté son mouchoir sur son visage, d'inviter son père à ne point "souiller son âme d'un péché" et à faire enterrer le supplicié.

La dernière phrase du conte, prononcée par un des deux interlocuteurs, attire l'attention du lecteur et révèle l'intention de l'auteur : "[...] il a manqué à *l'Iliade* un sourire d'Achille" (*OR*, p. 1157). Le héros, capable de résister à toutes sortes de tortures, ne résiste pas à la grâce et à la beauté d'une jeune fille : cruellement torturé, il ne montre pas qu'il est vivant et c'est par son sourire qu'il risque de se trahir. M. Yourcenar met donc l'accent sur cette dimension humaine du héros proche de Dieu. De même que la sympathie d'Alcmène de Giraudoux va, non pas vers Jupiter, mais vers un mortel, le héros du poème serbe traité par M. Yourcenar séduit par son côté faible, un côté humain. Et c'est probablement la qu'on trouve, au moins en partie, l'explication de la substitution faite par M. Yourcenar. Marko, généralement connu, héros parmi les héros et presque demi-dieu, symbole de la force et de l'endurance, a un côté faible, un côté humain. Le contraste n'en est que plus grand. Il fait malgré tout partie du reste de l'humanité et permet ainsi l'identification.

⁷ Dans le roman de Daudet le poème en question, "l'air de Rodoïtza" (*sic*) est présenté comme l'hymne national "illyrien". (C'est à Charles Yriarte que Daudet doit ce poème).

⁸ *La Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1865.

Pour ce qui est de *La fin de Marko Kraliévitich*, conte rédigé et publié en 1978, M. Yourcenar s'en explique dans le *Post-scriptum*, mais d'une façon assez succincte. Comme cela arrive le plus souvent aux écrivains, elle ne se souvient pas des sources de ce conte qui a "pour point de départ un fragment de ballade serbe" (OR, p. 1216).

Dans son travail mentionné ci-dessus, B. Nastev, qui cite le passage de la lettre de M. Yourcenar où il est question de ce conte, qui par ailleurs devait s'appeler *La dernière lutte de Marko*, explique que le problème de l'identification des sources reste ouvert. Il se réfère à une "légende balkanique", d'après laquelle Marko essaie de soulever un sac rempli de terre que lui tend le Dieu déguisé en vieillard, et perd deux tiers de sa force. Pourtant, ici il n'est pas question de la mort et, soit dit en passant, le motif du Dieu qui descend sur terre est très proche des contes populaires serbes. Nous verrons un peu plus tard que malgré les "légendes balkaniques" il sera nécessaire de revenir à la poésie populaire serbe. Dans sa postface à la traduction serbe des *Nouvelles orientales*, Stevan Stanic, qui a visité M. Yourcenar dans sa demeure aux États-Unis, cite, entre autres, l'explication suivante : "Dans mon conte Marko ne meurt pas au cours d'un combat, d'un acte commis à l'occasion d'une attaque. Il est tué par un vieillard, un homme très paisible et silencieux, qui pourrait être un mauvais génie ou un dieu terrible. Personne n'aura le courage de l'arrêter. Personne ne bouge et Marko lui-même n'essaie pas de se défendre. Il est trop fier. Marko meurt, tandis que le vieillard reprend son chemin, dans les ténèbres, et une lumière sinistre et irréelle scintille au-dessus de sa tête"⁹. Comme nous l'apprenons dans cette postface, ainsi que dans l'article de Stanic, publié dans le magazine belgradois *NIN* (le 22 décembre 1979), M. Yourcenar a choisi le nom de deux de ses personnages – Stevan et Andrev – d'après le prénom de l'auteur de l'article et de celui de son compagnon de route Andrev Veljkovic, installé à New York.

Le chant serbe *La mort de Marko Kraliévitich* figure dans les deux recueils de Dozon, ainsi que chez Élise Voïart (avant lui) et chez d'autres traducteurs français. Quand il est question du conte de M. Yourcenar et de son origine, ainsi que de ce qu'elle-même et d'autres en disent, il serait peut-être utile de se rappeler les paroles que la vila adresse au héros serbe :¹⁰ "Mon frère, personne ne t'enlèvera Charatz ; et pour toi, tu ne peux mourir, ni de la main d'un guerrier, ni sous les coups du sabre tranchant, de la massue ou de la lance de guerre ; car

⁹ Cette citation est la traduction du texte donné en serbe par Stevan Stanic.

¹⁰ La traduction de Dozon est en prose.

*M. Yourcenar et la poésie populaire des Serbes et d'autres peuples
balkaniques*

tu ne crains sur la terre aucun guerrier. Mais tu dois mourir, Marko, de la main de Dieu, l'antique tueur”.

Il est difficile de supposer que ces lignes n'aient pas attiré l'attention de M. Yourcenar qui ne se séparerait pas de Dozon. D'autres détails témoignent de la présence de la poésie populaire serbe. Lorsque Marko dit au petit vieux qu'il a coupé le bras à une jeune fille qu'il avait courtisée, parce qu'elle lui avait fait la même remarque que lui, le vieux, à savoir qu'il changeait quelquefois de camp, on ne peut pas ne pas se rappeler le poème serbe *La Sœur du capitaine Léca*, où il est question de cet acte cruel du héros. (Chez Dozon ce poème se trouve sous le titre *Roçanda la fière*). Certains détails, aussi bien que le nom du personnage font penser également au poème serbe *Marko Kraliévitich et le bey Kostadin*. (Dans les notes, Dozon explique que la forme *Kostadin* est employée pour Konstantin).

Il ne fait donc aucun doute que, tout en connaissant d'autres légendes balkaniques M. Yourcenar s'est surtout servie du Cycle de Marko Kraliévitich pour toucher au thème de la mort, de la résignation devant son inexorabilité et de son acceptation.

Dans le même contexte on peut se rappeler aussi quelques réponses de M. Yourcenar dans ses *Entretiens avec Matthieu Galey* (*Les Yeux ouverts*, 1980). En parlant de son recueil de contes (chapitre 12, *De l'Orient à la politique*), elle dit : “Le titre est un peu ambigu : j'avais sans doute pensé aux *Nouvelles occidentales* de Gobineau¹¹ ; mais, après tout, la Grèce et les Balkans, c'est déjà l'Orient, du moins pour le XVIII^e ou le XIX^e siècle. Pour Delacroix, pour Byron, en effet, les Balkans se ressentent d'avoir été longtemps terre d'Islam. Le livre a été écrit durant les années où je me rendais beaucoup en Grèce, souvent par la route des Balkans ; de mes étapes que j'ai faites là-bas proviennent ces contes balkaniques”¹². Ce n'est pas beaucoup mais, vu le peu de dispositions des écrivains à s'étendre sur la naissance de leurs ouvrages, et surtout sur les sources de ceux-ci, ce n'est pas trop peu non plus.

Quoi qu'il en soit, aidée par son imagination et, d'une manière générale, par sa force créatrice, Marguerite Yourcenar s'est servie de deux moyens assez courants dans des cas semblables : l'expérience du voyage sur place et la littérature. C'est grâce à ces moyens qu'après Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Nerval, Loti et d'autres, romantiques, elle a su réaliser et vivre littérairement son rêve oriental et ceci d'une manière originale et impressionnante.

¹¹ M. Yourcenar doit se tromper puisque on ne connaît de Gobineau que *Les Nouvelles asiatiques*.

¹² YO, p. 114-5.